Document généré le 13 août 2025 01:11

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

L’art de la boxe ou le dernier mot

David Himbert et Étienne Savignac

Numéro 72, printemps 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88217ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)
2369-2359 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Himbert, D. & Savignac, É. (2018). L’art de la boxe ou le dernier mot. *L'Inconvénient*, (72), 47–52.

Tous droits réservés © L’Inconvénient, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'ART DE LA BOXE OU LE DERNIER MOT

Photographies : David Himbert
Texte : Étienne Savignac

Au cœur de l'éternel débat qui oppose l'amateur de boxe à ceux qui n'y voient qu'une brutalité injustifiable, il y a les mots ou, plus précisément, l'absence de mots, le silence douloureux de celui à qui on n'a pas appris à parler, et qui finit inexorablement par donner la parole à ses poings.

Mon ami auteur et chroniqueur Pascal Henrard m'a souvent fait part de son interrogation : « Je ne comprends pas qu'ils ne se battent pas avec d'autres armes, des mots, des gestes, des images, des idées... Je ne comprends pas. Mais peut-être qu'ils n'ont pas d'autre choix. » Je lui parle alors de Hemingway et de Callaghan, qu'on ne peut guère soupçonner d'avoir manqué de mots, et qui pourtant se sont affrontés sur le ring à Paris, un jour de 1929, avec pour arbitre un certain Scott Fitzgerald. Un combat désastreux pour le trop confiant Hemingway, d'ailleurs, puisqu'il finit sur le dos, la mâchoire en désordre ; sa blessure d'orgueil fut telle que l'amitié entre les deux hommes n'y survécut pas. La catharsis de l'écrivain ne sublima pas ses passions. Callaghan se rappelle sans colère la violence de Hemingway, sa « sauvagerie ». Il faudra sans doute chercher ailleurs que dans le verbe indigent le lit de la fureur.

Si les mots n'empêchent pas les coups, l'inverse est tout aussi vrai et, à part peut-être le cyclisme, qui a donné à la littérature de très beaux feuillets, la boxe a fasciné les écrivains comme aucun autre sport. Philonenko parle chez eux d'une « fascination un peu honteuse », dont les premières traces remontent à Homère et Virgile. Le pugilat était alors des plus sanglants, on le pratiquait avec des plaques de fer aux mains, et il finissait la plupart du temps avec la mort de l'un des deux combattants.

ALATI - ROMANIA

UNDERDOG

1-BOX

Codifiée au 18e siècle par un dénommé Broughton qui souhaitait en limiter la brutalité – la mort concluait encore trop souvent les combats –, la boxe continua d'inspirer les écrivains. De Mailer à Hemingway, en passant par Ellroy, London ou Cocteau, nombreux sont ceux qui ont vu dans ce sport l'allégorie ultime de l'humanité, une humanité vraie débarrassée de ses artifices, avec pour seules armes celles du courage, de l'honneur et de l'espoir, sur fond de ségrégation raciale et de lutte des classes. L'écrivain Patrice Lelorain, dans *Quatre uppercuts*, justifie ainsi son amour de la boxe, concluant qu'« elle demeure un espace de vérité. Là où les autres sports populaires se sont perdus, étourdis par le professionnalisme, avec des hiérarchies, soit rendus illisibles par la pharmacopée, soit déterminés par les budgets des clubs, la boxe, certes un peu plus confuse, un peu plus vulgaire, à l'image du monde, finit toujours en maîtresse subjuguée du destin ».

Certains puristes disqualifient volontiers ces plumitifs, en dénonçant leur ignorance d'un monde duquel tout les sépare en vérité, un monde qu'ils intellectualisent et fantasment pour hériter des vertus qui leur font défaut. Des détracteurs convaincus qu'il faut avoir perdu quelques dents et tremblé dans les cordes d'un second sous-sol pour acquérir la légitimité de décrire « le noble art ».

La parole serait donc aux champions, seuls capables de dire avec une authenticité avérée le vertige qu'entraîne le fait de ne se trouver qu'à un coup de poing de l'extase ou du désastre. On parle alors évidemment de Jake LaMotta, le célèbre Raging Bull incarné au cinéma par Robert De Niro. Quant à l'excentrique Arthur Cravan, il est le seul écrivain à s'être frotté à un champion du monde : même s'il fut envoyé au pays des rêves au sixième round par Jack Johnson (Barcelone, 1916), il a acquis pour toujours ses lettres de noblesse, et on le croit sans broncher quand il affirme que la boxe ne trompe que les abrutis.

Certes, les boxeurs qui sont devenus écrivains sont peu nombreux, mais il faut reconnaître à certains d'entre eux une habileté réelle à marquer les esprits autrement qu'avec leurs poings. Au premier rang de ces derniers, on trouve évidemment The Greatest, Mohamed Ali, passé maître dans l'art de la métaphore gantée et de sa livraison, comme dans cette célèbre envolée, délicieusement burlesque, prononcée peu avant son combat contre Foreman, à Kinshasa : « Je vole comme le papillon, pique comme l'abeille, ses poings ne peuvent pas toucher ce que ses yeux ne voient pas. Là tu me vois, là tu me vois pas. George croit qu'il peut, mais je sais qu'il ne peut pas. Je me suis déjà battu contre un alligator, j'ai déjà lutté

LUCAS et BUTE
ASSENT LE SOMMET
INTERBOX À PLEINE VAPEUR
Repart la machine

avec une baleine. La semaine dernière, j'ai tué un rocher, blessé une pierre, et envoyé une brique à l'hôpital. Je suis tellement méchant, je rends la médecine malade. »

D'autres boxeurs, moins flamboyants, ont fait preuve d'une grande lucidité face à leur destin en utilisant des mots d'une troublante justesse, tel Randall Tex Cobb : « Qu'est-ce que ce gars-là pourrait me faire ? Me frapper ? Regardez mon visage, vous croyez que je me suis fait toutes ces cicatrices dans un accident d'auto ? » Ou encore le vieux Willie Pep, qui constatait à la fin de sa vie : « Pour les boxeurs vieillissants, en premier s'en vont les jambes, puis les réflexes et ensuite les amis. » Quant à Larry Holmes, il laissait son auditoire songeur avec cette déclaration aigre-douce : « C'est dur d'être noir. Vous n'avez jamais été noir ? J'ai été noir autrefois, quand j'étais pauvre. »

Mais tous n'ont pas la même éloquence ni le verbe aussi précis. On pense évidemment à Rocky Balboa, dont le personnage se confond entre fiction et réalité, mais qui incarne à merveille le boxeur taiseux et maladroit : « Un boxeur, ça boxe. » On se souvient aussi de Tony Galento, boxeur coloré des années 30 qui s'est rendu célèbre pour avoir combattu tantôt un ours, tantôt un kangourou pour faire la promotion de ses combats, et qui répondit le plus sérieusement du monde à un journaliste : « Shakespeare ? Jamais entendu parler. Je suppose qu'il est l'un de ces boxeurs étrangers. Ils sont tous des flancs mous, je vais donner une correction à ce vaurien. »

Alors à qui le dernier mot ? Au philosophe ou à la fripouille ?

Et si c'était finalement au photographe, témoin attentif de la tragédie qui gronde, rapporteur sans compromis de cet « opéra du pauvre et des voyous » dont parlait Jordi Bonnels ? Et si c'était lui, le seul capable de nous dire, en une image, pourquoi on pousse un jour la porte d'une salle de boxe ? Le seul capable de nous raconter l'histoire secrète de celui dont les yeux affichent une confiance enfantine et funeste, comme si le pire s'était déjà produit ? ■

David Himbert est reporter et photographe. Il vit et travaille à Montréal. Ses photographies prises à Cuba et publiées dans le numéro 68 de *L'Inconvénient* lui ont valu un prix dans la catégorie « Reportage/Actualité » du concours Lux-Infopresse 2017. Il est représenté par l'agence Hans Lucas de Paris. http://hanslucas.com/dhimbert/photo